



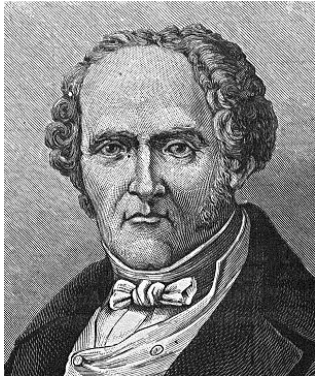
Les Utopistes Franc-Comtois

François MATH
Professeur Émérite

04 01 2021

Fourier le théoricien

Le philosophe Charles Fourier (1772-1837), né à Besançon, fut le fondateur du "socialiste romantique", une doctrine qui marqua le tournant du siècle.

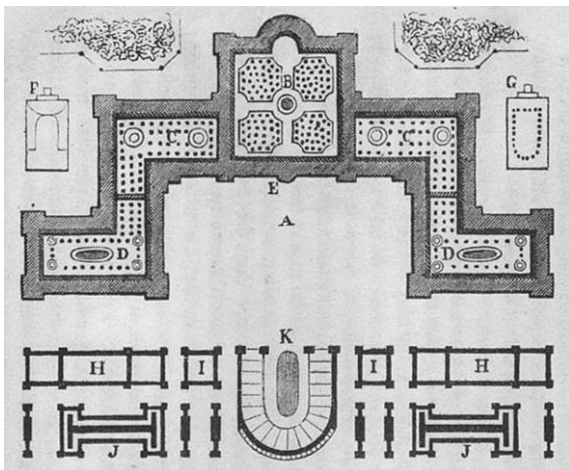


Cet utopiste un peu dérangé préconisait entre autre la création de "phalanstères", des communautés de production de 1620 personnes poursuivant des buts communs. Ces établissements étaient conçus pour que les adeptes y partagent harmonieusement les tâches nécessaires à leur vie.

Les règles de fonctionnement se résument comme suit.

Les ménages vivent en famille, mais dans une liberté totale. Les femmes, notamment, peuvent avoir simultanément un époux, un géniteur, un favori et des amants de passage. Les habitants des lieux apportent leurs compétences aux activités agricoles, industrielles et commerciales, permettant à l'association de vivre en autarcie. Le phalanstère est organisé en société par actions. Les bénéfices sont répartis entre les investisseurs et les participants, ces derniers étant rémunérés en fonction de leur travail et de leurs talents.

Fourier était un concepteur très précis. Il dessina lui-même le plan d'un établissement idéal correspondant à sa théorie sociale.



Plan-type d'un phalanstère imaginé par Charles Fourier.
En haut la résidence ; en bas les locaux d'exploitation

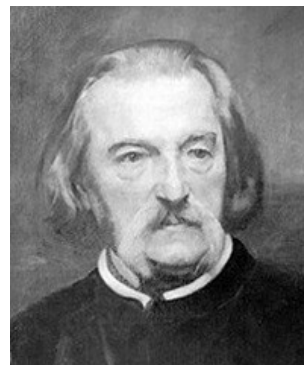
Une famille d'utopistes

À la mort de Fourier, plusieurs disciples fervents reprirent le flambeau du grand Maître. Parmi les plus actifs d'entre eux figurent mes ancêtres ! C'est cette affiliation qui m'a incité à me plonger dans leurs archives. Leur inspiratrice n'est autre que mon arrière-arrière cousine, l'écrivaine Claire Vigoureux, née Gauthier (1789-1865), qui s'érigea comme cheffe du mouvement utopiste en France. Elle était originaire de Montagny, un bourg proche de Besançon où la famille possédait une forge et sa "maison patronale".



La maison de Montagny, attachée à une forge du XVI^{ème} siècle.
Cette superbe demeure a été rachetée par un médecin en 2017

Son mari Pierre-François Vigoureux, était marchand de drap. Il profita de la disette de 1817 pour stocker du blé en espérant le revendre très cher, et s'adonna à d'autres affaires louches, ce qui causa sa perte. Poursuivi par la justice et par ses créanciers, il fut mystérieusement assassiné à 30 ans dans une forêt de la banlieue Lyonnaise. Claire resta sans ressources, avec ses trois enfants (Clarisse, Paul et Julie), dont elle confia l'éducation à un certain Jean-Baptiste Considerant. Lorsque celui-ci se suicida en 1827, elle prit son fils Victor âgé de 19 ans sous sa protection.



Victor CONSIDERANT



Claire GAUTHIER

Le jeune homme était très intelligent. Elle le poussa à entrer à polytechnique, qu'il réussit brillamment. Il devint alors journaliste et fut élu député de la Seine. Claire fit de Victor un chantre de la doctrine utopiste. Elle aurait voulu que Victor se mariât avec sa fille Émilie. Malheureusement, celle-ci décéda à 20 ans d'une violente crise d'épilepsie. Ce fut la cadette, Julie, qui épousa Victor et qui l'accompagna dans toutes ses aventures.

Influencé par Claire, Victor fit de la cause féminine son cheval de bataille comme parlementaire. Il fut un redoutable orateur, et ses interventions lors de la révolution de 1848 lui firent des ennemis. C'est ainsi qu'un matin, le chef de cabinet de la préfecture de Besançon (et amant de Claire) arriva en courant les prévenir qu'ils allaient être arrêtés pour incitation à la révolte. Victor, Claire et Julie s'enfuirent en Belgique, un pays où les adeptes du fouriérisme étaient nombreux.



Caricature de Victor Considerant à l'assemblée Nationale

La migration vers l'Amérique

Ils n'y restèrent pas longtemps, car le chef d'une cellule fouriériste américaine, Albert Brisbane persuada Victor de venir s'installer aux États-Unis pour y fonder une colonie sociétaire, sur le modèle des fameux phalanstères de Fourier. Victor monta dans un bateau pour New York en 1854, où il rencontra Brisbane. De là, les deux hommes se rendirent en train à Dallas (Texas), que Brisbane lui avait présenté comme un lieu idéal pour installer quelques centaines de colons, construire des bâtiments et créer des activités économiques (fermes, commerces et ateliers) nécessaires à une vie collective. Victor y réserva des parcelles de terrain le long de la Trinity river, le fleuve qui arrose la ville. Il revint alors en France et réussit à convaincre près de 200 personnes de tenter l'aventure de Dallas avec lui. Il leva aussi assez d'argent pour aller à Dallas et y organiser l'installation de la communauté.

Pour ce second voyage Victor était accompagné par

Claire et Julie, ainsi que son groupe de colons. Hélas, ils rencontrèrent des problèmes imprévus. Tout d'abord la traversée d'Amsterdam à New York fut très houleuse et inconfortable, en raison des tempêtes qui régnaient sur l'Atlantique. Il fallut deux semaines pour arriver en Amérique.

Une fois à New York, ils constatèrent qu'il n'y avait pas de train disponible vers Dallas pour un groupe aussi important. Ils cherchèrent donc un bateau qui pourrait les emporter jusqu'au port de Houston, à l'embouchure de la Trinity river. "Pas de problème, dit le marin, à Houston vous trouverez des bateaux à vapeur qui vous permettront de remonter le fleuve sur les 370 km qui séparent Houston de Dallas". Deux problèmes se posèrent alors : le bateau en question ne pouvait transporter que 100 passagers, et le fleuve était en crue. La Trinity river avait changé de couleur et charriait des alluvions rouges sur un flot tumultueux. Les bateaux restaient donc bloqués au port. Quelques barques permettaient tout juste de remonter jusqu'à Palestine (environ 200 km). Au delà, il fallait longer la rive du fleuve. Afin d'effectuer ce trajet, Victor acheta très cher des chevaux et des chariots en mauvais état, mais une pluie diluvienne avait défoncé la piste. Le groupe progressait difficilement dans les ornières boueuses et les forêts dangereuses. La troupe était contrainte de s'abriter souvent dans des hameaux où ils étaient logés dans des granges insalubres. Au cours du périple plusieurs colons furent dévorés par des ours et des félins, ou massacrés par des forestiers de passage. Certains tombèrent malades en raison du froid et de l'humidité. D'autres enfin, accompagnés d'enfants, rebroussèrent chemin, découragés. Victor décida de quitter ses compagnons afin d'aller jusqu'à Dallas chercher des moyens de locomotion plus appropriés, accompagné seulement de Claire et Julie. Victor acheta une calèche légère et deux chevaux, ce qui leur permit de rejoindre Dallas en quelques jours.

A cette époque, le bourg ne comptait que 2 000 habitants.



Dallas vers 1860, avec ses maisons en bois et les petits bâtiments municipaux tels que les colons utopistes les découvrirent
Une fois sur place, il se rendit à la mairie pour valider

les achats de terrains réservés l'année précédente. Ce fut le choc quand le maire lui asséna : "Mon cher Monsieur, les textes ont changé depuis votre première visite. Le nouveau règlement stipule que les terrains non occupés dans les trois mois suivant leur réservation sont cédés au plus offrant. Il n'y a plus de terrains au bord de la rivière, mais vous en trouverez encore en deuxième ligne. À charge pour vous de faire les travaux pour amener l'eau à vos maisons et à vos installations".

Victor pensa qu'il pourrait compter pour cela sur l'aide de résidents locaux, mais sans succès. Les autres colons, enfin arrivés à Dallas, n'étaient pas capables de tirer des tuyaux ni de construire des bâtiments car ils étaient pour beaucoup des intellectuels. Heureusement, des militaires postés à Fort Worth acceptèrent de prendre en main la construction des charpentes en bois. C'est ainsi que les premiers bâtiments furent enfin montés en s'inspirant des plans de Fourier.

La communauté s'y installa tant bien que mal et donna au phalanstère, qu'ils avaient construit à la hâte, le beau nom de "La Réunion". Certains de ses membres, qui avaient des notions d'agriculture, commencèrent à travailler la terre et à y semer du maïs. Deux ans plus tard, alors que la récolte de céréales s'annonçait bonne, un nuage de sauterelles s'abattit sur les cultures. Tandis que les voisins allumaient des feux autour de leurs parcelles pour éloigner les insectes voraces, les colons ignorèrent le danger et assistèrent, impuissants, à la destruction des cultures. Seuls quelques-uns réussirent à prospérer en créant des commerces ou de petites industries. C'est ainsi que l'on vit apparaître la première brasserie de Dallas, ainsi qu'une usine de tréfilage de l'acier.

Ce nouvel épisode dramatique signa la fin de la suprématie hautaine de Victor, le polytechnicien étant taxé d'imprévoyance. Les colons demandèrent à être remboursés pour rentrer en France, mais Victor était incapable de rembourser quoique ce soit, car il avait acheté d'autres terres à San Antonio (Nouveau Mexique). Il voulait y entreprendre la culture d'une espèce d'agave très riche en nutriments, dont lui avait parlé le botaniste Reverchon qui faisait aussi partie du groupe. Des hommes hargneux décidèrent de lyncher Victor. Averti de leur projet, il s'enfuit de Dallas, accompagné de ses femmes. Les fuyards réussirent à quitter Dallas à cheval vers leur nouvelle installation. Un an plus tard, Claire y décéda de malnutrition, dans un petit baraquement sordide.

Dans le même temps, la guerre de sécession faisait rage. Victor, pas très diplomate, clama son opposition à l'esclavage. Sous l'influence du Ku-Klux-Klan le gouverneur de l'État commanda son exécution. Sauvés de la pendaison par quelques politiciens antiesclavagistes, Victor et Julie décidèrent de quitter discrètement

l'Amérique. Victor étant ruiné, il fallut qu'une souscription fut levée en France à la hâte pour permettre leur retour en France à fond de cale. C'était en 1870.



La petite baraque de Victor et Julie, à San Antonio.

Le Spectre du Quartier Latin

Après trois semaines de grosse mer sur un petit rafiot à fond de cale, ils arrivèrent enfin au Havre, éreintés par la traversée. Là, personne ne les attendait. Malgré ses vêtements minables et son allure de spectre, Victor réussit à convaincre un transporteur de vin de les emmener gratuitement à Paris, en usant de sa belle voix de parlementaire.



Clarisse Coignet née Gauthier



François Coignet

Arrivés en banlieue, Victor et Julie se firent déposer à Saint Denis où ils trouvèrent momentanément refuge chez Clarisse Coignet, née Gauthier, une petite cousine de Julie. Le mari de cette dernière, François Coignet, était le patron d'une entreprise de bâtiment. Il avait inventé la technique révolutionnaire du béton armé, avec laquelle il avait construit un immeuble à Saint-Denis, qui existe encore aujourd'hui.

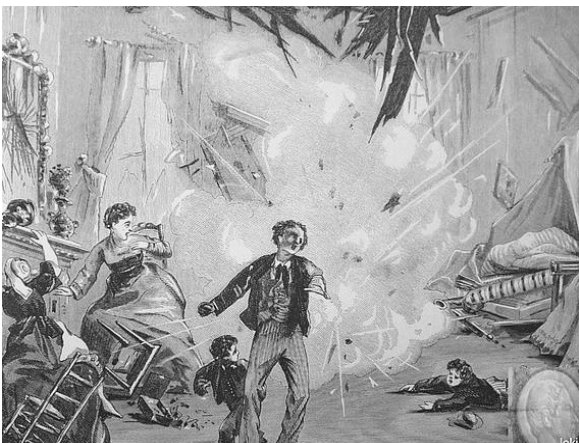
Clarisse leur trouva un appartement au centre-ville, dans la rue de l'Abbé de l'Épée. Victor espérait gagner un peu d'argent en donnant des conférences sur l'utilisation de son agave. Mais comme on s'en doute, ces présentations n'attirèrent que peu de monde et leurs revenus suffirent tout juste pour leur permettre de survivre. Victor se traînait comme un fantôme, vêtu de son grand chapeau mexicain délavé et des vieux vêtements devenus trop amples, faute d'alimentation suffisante.



*Caricature de Victor Considerant arrosant son Agave
Consideranti sp. il escomptait faire des affaires en
vendant cette plante riche en substances nutritives*

La misère de Victor et de Julie ne s'arrangera pas de sitôt car le 1^{er} septembre 1870, les soldats français furent écrasés à Sedan et l'Empereur Napoléon III fut contraint de signer un acte de reddition. En quelques jours, les Prussiens traversèrent le nord de la France et prirent position autour Paris. Bien que le siège des Prussien fût considéré à la légère par le gouvernement, la situation des parisiens devint dramatique car rien ne pouvait entrer ni sortir de Paris. Les vivres s'épuisèrent rapidement, causant la disette et le marché noir. Un poulet se payait 20 francs, soit un quart du salaire moyen d'un ouvrier. A défaut de viande, les habitants mangeaient du lapin, des chiens ou même des rats. Certains volèrent même des animaux du jardin des plantes et de la viande de chameau fut vendue sur les étals ! La colère du peuple monte quand les ventres sont affamés. Début 1871, l'hiver glacial et le manque de nourriture enclenchèrent les émeutes de la Commune de Paris, opposèrent les bourgeois nantis aux pauvres affamés.

Victor errait dans le quartier de la Sorbonne comme un clochard. Il se faisait offrir un verre ou même un repas au hasard de ses rencontres avec d'anciens députés, qui le surnommaient "le spectre du quartier latin" en raison de sa haute stature décharnée.



Représentation du siège de Paris

On entendait tomber les bombes. Des immeubles s'effondraient sur les imprudents qui n'avaient pas osé sortir de leur appartement. Les nouveaux canons Krupp de l'ennemi faisaient des dégâts, particulièrement entre Grenelle et Luxembourg. Même l'hôpital de la Salpêtrière fut touché. Leurs tirs tuèrent près de 25 000 parisiens.

Ne pouvant plus payer leur loyer, Victor et Julie se tournèrent vers une chambre d'hôtel dans le secteur de la rue Monge. La chambre meublée était glaciale car le froid hivernal sévissait dehors et le propriétaire avait déserté l'hôtel où il n'y avait plus de chauffage.



Victor Considerant revenu d'Amérique

Eux qui avaient vécu dans le confort de la maison de Montagney vivaient aujourd'hui dans un taudis. "Partons d'ici, implora Julie, essayons d'aller à Besançon chez mon frère Paul". Alors qu'il sortait pour voir comment évoluait la situation, Victor fut interpellé par un petit homme qui lui dit : "Alors Monsieur l'américain, m'avez vous oublié ?" Victor répondit : "Je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître". L'homme rétorqua : " Vous étiez député en 1848 et votre politique à provoqué la ruine de mon entreprise au point que j'ai été incarcéré à cause de vous ! Maintenant remboursez-moi ce que j'ai perdu !" Victor répondit "Aujourd'hui, je n'ai même plus de quoi me nourrir avec mon épouse. Où voulez vous que je trouve de l'argent ?" Et l'homme de dire alors : "Débrouillez vous, sinon je vous retrouverai et je vous ferai la peau ! À plus tard Monsieur l'Américain". La menace résonna dans la tête de Victor car il craignait pour sa vie et celle de Julie. Victor interrogea alors quelques connaissances pour savoir si il était possible de rejoindre la gare et de prendre un train. La seule solution pour aller vers Besançon était de connaître un officier emmenant ses troupes vers Belfort en évitant les prussiens. Ils n'eurent guère le temps de fuir. Des feuilles étaient rédigées dans "Le Cri du Peuple" par des révolutionnaires qui incitaient à la terreur sanglante. Les plus virulents étaient Vallés, Pyat, le "père Duchenne", Humbert, Guillaume et Vermesch.

Il y eut de nombreuses arrestations de citoyens soupçonnés d'avoir des accointances avec "les Versaillais" qui étaient opposés à la Commune. Près de 700 000 personnes parvinrent à fuir de Paris. Les rues devenaient désertes et les terrasses des cafés étaient abandonnées par la populace.

Le gouvernement tenta de s'imposer avec plus ou moins de succès. Alors que Victor, d'abord favorable aux émeutiers, plaidait pour des négociations, un certain Blanchet demanda des sanctions sévères. À partir du 18 mars 1871, des émeutiers commencèrent à casser des symboles, tels que la colonne Vendôme. L'Hôtel de ville fut incendié comme les Tuileries, la tour du Palais royal et la Conciergerie. Des barricades furent édifiées avec des pavés et des objets divers. Des femmes, portant des fusils, défilaient dans les rues en demandant plus de sang pour punir ceux qui ne défendaient pas Paris contre les Versaillais. Certaines, appelées les "pétroleuses", mirent le feu aux bâtiments des bourgeois, semant la terreur. Elles voulaient faire de Paris un tas de cendre.

Le 23 mai, quatorze prêtres et trente-six gendarmes furent extraits de la prison de la Roquette et emmenés sous escorte à Belleville pour être fusillés. Victor, bien qu'anticléric, se joignit aux hurlements de ceux qui voyaient ces innocents partir vers une mort injuste. Pendant ce temps, les Versaillais profitèrent de la cohue pour encercler les rebelles. Ceux-ci tentèrent de fuir mais en vain. Arrivés au Chemin Vert, des centaines d'entre eux furent mitraillés. Cet événement marqua la fin de la "semaine sanglante".

Victor se réjouit du retour de la paix, et rentra dans son taudis de la rue Monge. Quand il entra dans la chambre, Julie était couchée avec de la fièvre et une forte toux. Un peu de sang tachait son oreiller. Victor courut chercher un médecin au bout de la rue. Déjà très âgé, celui-ci avait déjà soigné gratuitement Victor et Julie et il se hâta de venir chez eux. "C'est une pneumonie sévère, dit-il. Le cœur de Julie est fatigué et il risque de lâcher faute d'une ventilation suffisante". Il lui donna un peu de laudanum pour apaiser ses souffrances mais elle mourut le soir même. Victor appela Clarisse pour lui demander de l'aide. Ils décidèrent de faire emmener le corps à Besançon pour que Julie soit inhumée dans sa région natale, au cimetière des Chaprais.

Désormais seul et abattu, Victor rabâchait des discours incompréhensibles. Il ne mangeait plus et se laissait mourir. Clarisse réussit à le convaincre de venir vivre chez elle à Saint Denis. Grâce aux soins qu'elle lui prodiguait, Victor mourut en 1893, âgé de 85 ans. Il eut l'honneur d'être inhumé au cimetière du Père Lachaise, grâce à ses relations anciennes avec Jules Ferry (mort quelques mois avant Victor) puis à ses amitiés avec le chef du gouvernement, Charles Dupuy, et avec

le ministre de l'instruction publique de l'époque, Raymond Poincaré.

Clarisse écrivit quantité de livres d'instruction et de morale, tels "L'Éducation dans la démocratie" et "La morale indépendante". C'est à ce titre qu'elle siégea dans des commissions pédagogiques nationales. Elle fut à l'origine de la scolarisation des filles. Vers la fin de sa vie en 1918, elle publia un livre sur la biographie de Victor Considerant, ainsi que ses propres mémoires. Mais qui se souvient aujourd'hui de son dévouement à la cause féministe ?



Buste de Victor Considerant à Salins-les-Bains.
Le socle porte seulement les mentions : Élève de Polytechnique, Capitaine du Génie, Représentant du Peuple, Proscrit...

Quant à Victor, l'un des pères du "Socialisme Romantique", il est tombé également dans l'oubli. On en trouve trace à 3 endroits : dans le 14^{ème} arrondissement de Paris où une rue porte son nom, dans un jardin public de Salins-les-Bains où un buste le représente et au cœur de Dallas où un grand immeuble (la "Reunion Tower") a été érigé à la mémoire du phalanstère.



La "Reunion Tower" à Dallas : le bâtiment au sommet arrondi

Que sont devenus les utopistes ?

En France, les quelques établissements répondant aux principes de Fourier furent créés, mais se soldèrent par des échecs sociaux et/ou économiques.

Le Phalanstère de "La colonie" à Condé-sur-Vesgre (Yvelines) est le seul qui soit encore en activité. Fondé

en 1848, il n'est plus qu'un gîte de vacances, mais ses propriétaires ont encore la nostalgie du passé.



Le Phalanstère de Condé sur Vesgre

L'exemple le plus imposant reste toutefois celui de Guise (Aisne). C'est Jean-Baptiste Godin, créateur des poêles du même nom, qui le bâtit à partir de 1860 pour héberger les employés de ses activités industrielles. Il choisit un nom différent ("Familistère") pour bien montrer qu'il avait fait un tri dans les idées de Fourier. Dans sa période faste, ce "Palais industriel" abritait 1 160 personnes. La communauté perdura jusqu'en 1968. Le bâtiment existe toujours, mais est dévolu maintenant au tourisme. Il est classé comme monument historique.



Le Familistère de Guise (état actuel de la façade)



Le Familistère de Guise (état actuel du hall intérieur)

En Belgique, on trouve également un Familistère à Laeken, au nord de Bruxelles. Construit lui aussi par Godin en 1880, il était adossé à son autre fonderie. Il n'a compté que 360 occupants. La société de gestion fut dissoute en 1964. Il fut d'abord transformé en bureaux, puis en appartements.



Le Familistère de Godin à Laeken (Be)

Notes de l'auteur

J'ai écrit cette histoire en partie à partir des travaux de mon ami Jonathan Becher, Professeur de lettres à l'Université de Santa Cruz. Il est l'auteur du livre "Victor Considerant, and the rise and fall of romantic socialism", Ed. San Francisco Univ. Press. (2003)

Je me souviens des personnages dépeints ici car ils étaient de ma famille. Mes grands parents ont connu Clarisse Coignet lorsqu'ils étaient à l'école à Lure. Ceux qui veulent en savoir plus peuvent aller visiter la forge de Montagney-Servigny (25385).

Un document de la Région Bourgogne-Franche-Comté contient un intéressant dossier d'inventaire sur le village de Montagney :

<http://patrimoine.bourgognefranche-comte.fr/connaître-le-patrimoine/les-ressources-documentaires/acces-aux-dossiers-dinventaire/etude/e8b2a6f7-829d-452c-82da-bfae3bc64923.html>

Documentation recherchée en collaboration avec Christian G'SELL